

1

Quelque part, la vie...

La scène se passe une nuit d'hiver. La Seine coule ses eaux méphitiques à ciel ouvert...

Un pont. De l'autre côté de ce pont : un téléphone.

Un homme s'y dirige avec nonchalance... Vêtu d'un tee-shirt, un jeans foncé, un blouson de cuir marron.

Il se promène dans la nuit. Il est seul au monde. Il sort de prison.

Autre part, plus loin, dans la chaleur tempérée d'une jolie chambre dans laquelle flotte un parfum délicat une femme est allongée sur un lit à lire...

Elle est légèrement vêtue. Un fourreau noir épouse la chute callipyge de ses reins aux courbes abyssales...

Sur une table de chevet, une lampe éclaire la pièce de sa diffuse lumière et met en évidence une paire de boucles d'oreille et une montre aux reflets dorés.

Elle est seule dans son monde. Elle lit "Eloge de la fuite" de Henri Laborit.

Elle a sa maison.

L'homme traverse le pont. S'arrête devant la cabine téléphonique. Hésite. Puis, se décide à y pénétrer.

(Il pousse la porte vitrée à plusieurs reprises, en S'énervant un peu. Il fallait la tirer vers soi.)

Enfin, il se laisse enfermer dans la cabine. Décroche le combiné. Et le doigt suspendu sur tous ces chiffres ordonnés, il compose un numéro au hasard.

Il attend la suite de son destin...

Driing... Driing... Dring... un dé clic

— Allo ? fait une voix féminine

— Bonsoir... répond l'homme dont la voix se fait comme un murmure...

(Jeu de lumière. La chambre de la femme s'illumine. Contraste entre la pièce et l'extérieur.)

— Pardonnez-moi de vous importuner à cette heure, madame, mais j'ai composé un numéro qui s'est avéré être le nôtre et..., reprenait l'homme.

— Qui est à l'appareil ? coupa la voix suave et un peu cassée de la femme.

— Ce n'est que moi, seulement moi. Et vous ? avança-t-il, peu sûr de son argument.

— Et vous êtes qui ? vous ! demanda la voix de la femme, plus méfiante tout-à-coup.

— Moi ? Je ne suis rien. Enfin, rien de ce que vous pourriez penser, dit l'homme, en s'appuyant contre la vitre

de la cabine, qui le protégeait des caresses brumeuses de la nuit...

— Et que pourrais-je penser, selon vous ? demanda-t-elle, avec une légère ironie dans la voix, moins méfiante

— Par exemple, que je suis un de ces prétendus malades qui s'excitent au bout du fil à proférer des salacités ou encore un maître chanteur en possession d'une cassette-vidéo compromettante ou bien un amoureux éconduit qui n'a d'autre but que celui de souffrir plus que lors de votre dernier baiser offert à lui, le mois dernier ?...

— Alors, lequel voulez-vous jouer ?

— Aucun. Je ne joue pas avec ma vie. C'est elle qui se joue de moi. De nous.

— T'es givré, mec. Branche-toi autre part.

— Ne t'emballe pas. Prends le temps de respirer... Lentement... Cool...

— C'est une plaisanterie ou quoi ? Tu ne veux pas jouer ailleurs ?

— "Ailleurs", c'est toi. Je te sens vibrer...

— Bon, arrête ton film. Qu'est-ce que tu cherches ? Qu'est ce qui ne va pas ?

— Rien. Tout va bien. Je ne te dérange pas au moins ? Enfin, je m'emmerdais, alors j'ai fait un numéro au hasard...

— ...

— Réponds... Que fais-tu ' ?

— Je t'écoute, hé, banane!

— C'est ton fruit préféré, dis ?

— Ouais... Avec les abricots.

— Pour les vitamines E... ?

— ...

— Bon. A part ça, t'es bien installée pendant que tu m'écoutes ? T'es comment ?

— Allongée sur mon lit... Un livre ouvert à ma gauche et une cigarette qui se consume doucement dans un cendrier en forme d'étoile... T'es satisfait ?

— Comment ne pas l'être devant une image si poétique ?... Et puis, tu dois te sentir si bien dans ta chambre... Seule ?

— Alors là, tu exagères... Qu'est ce que ça peut te faire que j'y sois seule ou non ? T'es toubib ou quoi ?

— Ouais, justement... J'chuis toubib. Et j'ai drôlement envie de te soigner, ça te dit ?

— Eh bien non ! Car je pète la forme, vois-tu ? !

— Et ça pue quand tu pètes la forme. Raconte...

— ...

— T'énerve pas, je plaisantais. C'est dingue comme les mots de tous les jours peuvent parfois offusquer...

— Il y a la manière...

— Ah oui ! C'est vrai. La manière... Et l'ambiance aussi. Et celui qui les dit. Celle qui les entend. Et puis encore un tas de choses autour... En fait, on ne cherche qu'à se leurrer dans la réalité des mots... Tu ne penses pas que nous sommes hypocrites quelquefois ?

— Si tu veux... Mais avoue que tu as poussé loin en me demandant si...

—... ça pue quand tu pètes la forme ? C'est vrai, j'ai poussé la flatulence un peu loin mais n'en faisons pas un plat.

— Passons à autre chose car tu m'agaces avec ça. N'oublie pas que je suis une femme...

— Pas du tout. Au contraire... Je pense que la femme est toute en apparence. Dès lors qu'elle se déshabille, les mots n'ont pas plus de laideur que d'odeur...

— T'as terminé ? Je raccroche.

— NON ! Ne pars pas. Respire. Pas comme ça... Plus souple voilà, comme ça... Hum... Ton souffle chaud parfume la cabine

— C'est gentil, ce que tu dis... T'es sympa, au fond...

— J'te l'ai dit déjà : chuis super. Il suffit de ne pas s'emporter, d'avoir de la lucidité, de respirer lentement à pleins poumons... Ca va mieux, Poulette inconnue ?

— Ne m'appelle pas "Poulette"!

— Comment t'appelles-tu alors ?

— Pourquoi veux-tu savoir mon prénom ?

— Pour ne plus prononcer "Poulette". A moins que ce soit un secret?

— Baby Doll.

— Ce n'est pas un prénom, ça. Baby Doll, ça fait un peu poupée gonflable, non ?

— C'est le mien. Il ne te plaît pas ?

— Si tu le dis, je suis bien obligé de l'accepter. En fait, ça sert à quoi un blaze ? A se faire fiché, cataloguer et numéroter, recenser, informatiser... Je croise des milliers de gens dans la rue, dans le métro, au volant ou à vélo sans connaître leur nom...

— Et alors ?

— Ils ont tous une carte de ceci, une autre de cela, un matricule, etc... Et pourtant, sans toutes ces paperasseries dans lesquelles ils se perdent parfois, ils existeraient quand même, non ?

— Là, tu m'en demande trop. Pour toi, je suis Baby Doll !

— Et pour l'autre ? Les autres ? Chacun son petit morceau d'image à admirer, sa facette à emporter...

— J'ai peu d'amis...

— Baby Doll... Baby Doll...

— Oui...

— Non. Rien. C'est pour m'en imprégner quand j'aurai envie de me souvenir... De m'enivrer de ton souffle parfumé.

— C'est marrant... On dirait que ta..., que tu es triste en disant ça. Ta voix est bizarre... C'est doux à l'oreille, ça me fait du bien...

— Ce ne sont que des mots...

— Mais au fait, comment t'appelles-tu, toi ?

— Quelle importance, Baby Doll ?

— Moi aussi, je veux me souvenir.

— Laisse Baby, laisse... Je n'ai pas de nom. Ou plutôt, je n'en veux pas. Tu m'appelles comme tu veux.

— Tu ne trouves pas Baby ? C'est difficile de mettre un nom sur une voix, tu vois... Avec un visage, on pourrait se mémoriser la couleur des yeux, le dessin de la bouche, la douceur des gestes... Mais une voix... Rien que cela et c'est la bérézina.

— J'ai !

— Oiseau tacheté de bleu, blanc et de noir...

— Un prénom. Enfin, un mot pour mieux te "voir"... Je penserai "Unknown".

— Et ton voisin de pallier, tu le connais ? Ceux du dessous, du dessus ?

— NON.

— Ce pourrait être lui, l'inconnu. Ou bien celui qui est assis en face de toi sur une banquette de métro, de bus, de bar ou au bureau... Nous sommes tous des inconnus, Baby ! Il faut un point de repère... Un sourire, un clin d'oeil un échange, un premier pas...

— Alors quoi ?

— Il faut une chanson, une oeuvre, une réussite sociale ou faire de la politique pour que des inconnus en puissance deviennent des personnages connus... par des milliers d'inconnus

— Pour moi, tu seras "l'inconnu à la voix sucrée au téléphone"

— Si tu veux. Comme tu veux. Ce n'est pas l'essentiel. Ce qui importe, C'est que tu saches que nous sommes tous des inconnus "non reconnus" ! Et que quoique nous fassions, disions ou pensions, nous nous ressemblons tous.

— Tu ne vas quand même pas comparer Mickey Rourke à Patrick Topaloff ? Ou Kim Bassinger à Carole Bouquet ?...

— Pourquoi pas Quasimodo à Elephant Man ? Ou Thatcher à Alice Sapritch ? Non, aucune comparaison. Seulement la ressemblance intérieure...

— D'ailleurs, je m'en fiche ! Ils ne m'intéressent pas. C'est ta voix que je désire entendre... C'est toi que je veux écouter...

— Tu sauras que c'est moi lorsque je te rappellerai. Ne t'en fais pas, tu me reconnaîtras...

— Comment pourrai-je te reconnaître sans te connaître ? Une voix s'estompe avec le temps... On finit par ne plus la situer s'il n'y a pas le visage qui lui donne sa réalité...

— Et la part du rêve ?

— La part du rêve lorsque l'oreille est sûre d'avoir vécu l'instant me paraît inconcevable.

— Sans doute, Baby... Sans doute. Mais tu auras le loisir de mettre le visage qui te plaira quand bon te semblera...

— C'est possible. Mais dans mon esprit il y aura "inharmonie" car c'est la voix que j'aimerais transposer et non le contraire...

— Tu penses donc que nous pourrions éventuellement nous rencontrer, vu sous cet angle ? Et si je t'avais donné mon nom, que cela aurait-il changé ?

— Je ne sais pas.

— L'énigme eut été la même parce que tu ne m'aurais pas "vu" Quand bien même tu parviendrais à me situer grâce à mon nom, serais-tu certaine de rencontrer la même personne ?

— Peut-être... Et cela me fait dire, laisse supposer que tu te caches derrière une voix anonyme... Pourquoi ? Timidité ? Complexe ? Perversion ?

— Oh ! là... Comme tu y vas ! Rien de tout cela. Par jeu ? Afin de tuer l'ennui ? Oui, je crois. je suis un assassin de l'ennui.

— De celui qui te ronge ?

— Qui NOUS ronge ! Même si la plupart d'entre nous affirment le contraire, il y a toujours de l'ennui dans notre vie. C'est vrai que je ne m'ennuyais jamais avant...

— En ennuyant les autres ?

— Si c'était le cas, tu aurais raccroché. Avec toi je ne m'ennuie pas... En ce qui te concerne, je l'ignore.

— ...

— Ton silence me reconforte dans mon âpre bataille. Aussi, continué-je à "être qui tu veux" et toi, tu es Baby Doll. On ne s'est jamais vus et on se parle ; on ne se connaît pas et on essaie de s'imaginer à travers un fil... c'est chouette, non ?

— Ouais, c'est chouette... Et après ? On peut se sentir un peu frustré, non ?

— Là, c'est ton côté "féminin" qui prend le pas... Tu aimes la rationalité des choses : toucher des yeux, du doigt, de l'âme mais TOUCHER ! Ton désir de certitude est une faiblesse qui te jouera des tours...

— Ma faiblesse n'est-elle pas ma force ?

— Tant mieux pour les inconnus qui le savent et qui osent...

— Tu as une façon d'oser qui me fait légèrement sourire...

— Te voilà dans la phase où la matérialité de m'avoir serait susceptible de te faire plaisir... après le sourire. Est-ce que je me trompe ?

— Pas tout à fait... Mais n'est-il pas normal — non, pas ce mot- disons, logique, de vouloir connaître celui à qui l'on parle depuis presque une heure ?

— Une heure !... Et des années à se "tirer dans les pattes", à "se casser du sucre sur le dos", à "se mettre des bâtons dans les roues", à se faire des promesses qu'on ne tient pas, à se tuer à petit feu... Non, merci. Je préfère garder l'espoir...

— Ce n'est pas gentil, si c'est pour moi que tu dis ça

— Ce n'est pas POUR toi mais A toi ! Je ne pense pas que tu sois ainsi. Je veux rester ton "inconnu".

— Ton refus rejoint ma conception de l'égoïsme. Tu prends plaisir à ne pas être connu sans penser à celui de ton interlocuteur !

— Du tout Baby Doll. Du moins en qui me concerne. Car je prends, je me satisfais de ce que tu me donnes par la voix... Si tu veux plus, c'est toi qui es égoïste.

— Et moi, je ne suis pas satisfaite de ce que tu me donnes — c'est mon droit.